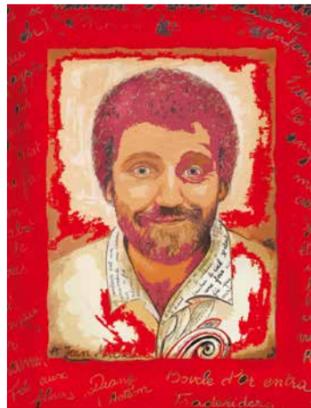


Le soldat de plomb



APRÈS S'ÊTRE LIVRÉ À CET EXERCICE DE STYLE DANS LA CULTISSIME REVUE *DADA*, PUIS POUR LES ÉDITIONS D'ART DU SEUIL, JEAN-MICHEL VAUCHOT REVISITE AVEC SA PAROLE CONTEUSE LES ŒUVRES DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE DIJON. « LE SQUELETTE DEBOUT » DU PEINTRE LORRAIN RICHIER-LIGIER EST À SON AFFAIRE DANS CETTE HISTOIRE QUI DÉMARRE À LA SAISON DE LA FAUX. EN CE MOIS D'AOÛT, À L'ÉPOQUE DES GUÊPES, CE SONT LES BALLES QUI VONT BOURDONNER AU-DESSUS DU POILU ENTERRÉ DANS SA TRANCHÉE.

Vu et raconté par Jean-Michel Vauchot, conteur-auteur

Dimanche 2 août 1914

Henri avait vingt ans. Il gagnait et trempait son pain à la carrière dans le jus de pierre, en s'imaginant construire une cathédrale. Le jeune ouvrier apprit ce jour, par le porte-voix du garde champêtre, la mobilisation générale. Le 3 août, il reçut sa feuille de route et le lendemain découvrit, sans surprise, sa panoplie : un képi cabossé, un falzar rouge garance, un manteau bleu, des godillots cloutés, un sac et une arme encombrante. Enfant, lorsqu'il jouait pour de faux à la petite guerre avec ses soldats de plomb, il aimait déjà l'uniforme coloré des grenadiers napoléoniens. « *Guerrier ! C'est déjà le costume* », avait-il toujours pensé. Le 17 août le journal *L'Intransigeant* titrait « *les balles allemandes ne sont pas dangereuses* ». Le journaliste précisait : « *Elles traversent les chairs de part en part sans faire aucune déchirure.* » Aussi le tailleur de pierre partit-il confiant en son avenir telle une figurine militaire jouant éternellement la bataille d'Austerlitz avec un fusil qui fait « *Pan-Pan* ». Le tourlourou s'engageait pour défendre la patrie et sa femme Rosalie épousée le premier jour d'août. En cinq mois tout serait plié. Son régiment se reposerait à Berlin le jour de Noël.

Apprenti soldat, il découvrit rapidement la « brutalisation » des combats. Le garçon expérimenta très vite l'effroyable efficacité du feu allemand qui le forçait à s'enfouir. L'automne venu, le combattant, baïonnette au canon, dut s'extraire de la boue liquide et grimper l'échelle d'assaut pareille à celle de l'échafaud.

Il s'agrippa à la terre avec ses ongles cassés de fantassin, bondit de sa tranchée et courut se jeter à découvert sous la mitraille dans la toile

« *Mon amour,
je serai ton malheur
pour toujours.* »

d'araignée des barbelés ennemis. Un jeune lieutenant avait su motiver le pioupiou pour marcher droit et vite : « *Si tu fais demi-tour je t'abats.* » Henri, héroïque, urina dans son pantalon. L'appelé réalisa ce jour-là que « *guerre* » voulait dire « *mort* ».

A voir La Mort de près, à l'attendre chaque jour le trouper avait pris ses traits. Ils étaient comme ces vieux couples qui finissent, mentons affaissés, yeux pochés, joues ridées, par se ressembler.

Avant l'assaut, tous buvaient ensemble le pinard aromatisé à l'éther mais à l'instant du signe de croix chacun ne pria que pour soi.

Henri perçut avant tous les autres le départ de l'obus percutant. Il estima sa trajectoire et sauta hors de la cagna. La tranchée s'éboula, sa raison chancela. Enseveli à mi-corps avec tout son barda, le survivant grattait la terre. Lorsque l'acre fumée se fut dispersée, il reconnut, penchée sur lui, la Grande Faucheuse.

Elle avait l'apparence d'une sculpture étonnamment réaliste. L'œil du burineur reconnaissait la pierre blanche de Tonnerre. Il manquait à la Blafarde un bras, et quelques orteils dont l'un avait été reconstitué au mortier. Lambeaux de chair, tendons et peau enrobaient son ossature. A voir les petits éclats sur les plis de son linceul elle avait dû essayer des éclats d'obus et prendre un pruneau dans le buffet. La Camarde suscita chez le fantassin un double sentiment : d'abord la répulsion, puis très rapidement la fascination.

La Décharnée semblait le comprendre. Depuis plusieurs mois elle le voyait vivre à l'état sauvage. Le mort-vivant mangeait parmi les rats. Chaque pilonnage d'obus ressuscitait par morceaux les dépouilles

Squelette debout en pierre de Tonnerre (120 x 37 cm)
du sculpteur lorrain Ligier Richier (vers 1500-1567).
© Musée des beaux-Arts de Dijon / Photo François Jay

précipitamment enterrées. Les gaspards savouraient prioritairement les lèvres des cadavres à peine refroidis. La Mort l'avait vu épauler son Lebel, viser un Boche avec une joie sinistre et appuyer sur la gâchette en poussant un cri de bête.

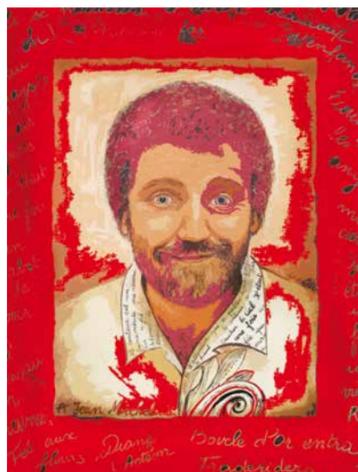
La Faucheuse, déesse de la Guerre, sacra Henri roi dans son royaume hérissé de barbelés. Elle portait cette nuit-là son linceul comme un voile de mariée. « *Mon amour, lui dit-elle, je serai ton malheur pour toujours !* » La Blême squelettique laissa l'âme affolée et la gueule cassée du poilu errer entre le ciel d'enfer du front et la terre des lignes arrière sans qu'il ne sache jamais s'il était vraiment mort ou vivant.

Henri, chair à canon, poumons moutarde et semelles de plomb connut l'Offensive en Champagne, l'Enfer de Verdun, le Carnage de la Somme, l'Hécatombe du Chemin des Dames et enfin quand la lumière eut finit de reculer sous la fumée des canons : l'Armistice !

Le combattant rentra à la maison où il ne retrouva pas sa jeune mariée. Elle avait perdu patience après quatre ans d'attente dont trois d'infidélité. Le garde champêtre lisait sur la place publique le tableau des objets recueillis sur les corps non identifiés à ce jour et qui reposaient dans des tombes individuelles. L'homme entendit citer deux objets le concernant : un anneau en or gravé Henri et Rosalie le premier août 1914 et un dentier mâchoire supérieure : quatre incisives, une canine, deux molaires à gauche, deux molaires à droite. Le militaire porta sa main gauche dépourvue d'alliance à ses lèvres et comprit devant sa bouche édentée que son royaume de tranchées et barbelés s'était agrandi jusqu'aux ténèbres. A la Grande Guerre le petit soldat de plomb était mort pour de vrai. « *Tac-tac-tac-tac-tac* », faisait la mitrailleuse allemande.



La barbière et le poilu



APRÈS S'ÊTRE LIVRÉ À CET EXERCICE DE STYLE DANS LA CULTISSIME REVUE *DADA*, PUIS POUR LES ÉDITIONS DU SEUIL, JEAN-MICHEL VAUCHOT REVISITE AVEC SA PAROLE CONTEUSE LES ŒUVRES DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE DIJON. À PARTIR DE CETTE TÊTE SCULPTÉE PAR GASTON BROQUET, IL NOUS CONTE L'HISTOIRE D'UN POILU RASÉ À REBrousSE-POIL PAR UNE DAME POILUE QUI MANIE AVEC TENDRESSE LE COUPE-CHOU COMME UN SABRE. SI LA FEMME À BARBE A BIEN EXISTÉ, ICI TOUT EST FICTION, EXCEPTÉ CE QUI EST VRAI : L'HORREUR DE LA GUERRE.

Vu et raconté par Jean-Michel Vauchot, conteur-auteur

Le blaireau savonnait savamment son menton, ses joues, son cou et sa moustache. Le coupe-chou passait une première fois dans le sens du poil puis repassait à contresens. Une application de talc calmait l'irritation. Jusqu'à ses 36 ans, Lucienne se rasait chaque jour selon le même rituel.

En 1901, à la suite d'un pari, elle laissa faire la nature. Quand la guerre fut déclarée en 1914, elle quitta son bistrot, apprit à faire un bandage à un mannequin bien sage et s'enrôla sous l'uniforme de la Croix-Rouge. Charles blessé au combat en première ligne fut enfin évacué vers l'hôpital où la dame blanche passait à la pratique.

Les cris des chloroformés amputés réveillèrent le poilu. Lorsqu'il vit, penché sur sa trombine, ce double, barbu, déguisé en angelet, il se crut mort !

L'apparition salua l'éclaté en le bourrant affectueusement de tapes amicales. L'instant suivant, telle une mère, l'ange blanc lui lavait les fesses sans en faire toute une messe. La plantureuse « Lulu », boutonée

jusqu'au menton, avait eu grand peine à arracher des mains du soldat son casque Adrian. Bosselée et percée, cette tôle représentait son ultime protection.

Faut que ça glisse !

Bien qu'il ait eu en permanence la bouche ouverte, semblable à celle d'un noyé, le poilu n'avait toujours pas prononcé un seul mot. Le livret militaire signalait qu'il savait lire et écrire mais pas nager. Sa fourrure mangeait irrégulièrement sa figure. Le fantassin s'était fait la barbe voilà déjà trois mois, avec un peu de pinard pour ramollir le poil. L'« infirmière de secours » excluait l'idée de lui laisser ce piège à poux plus longtemps. Raser cette barbouze lui prendrait moins de temps que la laver chaque matin. En voyant arriver une tornade blanche de cent kilos, au petit matin, rasoir à la main, Charles éprouva crainte et respect. L'avoir aperçue cette nuit, casquée et bottée, s'adonner aux joies de la dentelle le rassurait à peine sur sa douce

féminité tant elle jurait comme un charretier. Ses jambes poilues en faisaient une amazone des temps modernes.

La barbière bienveillante n'avait pas perdu la main. Elle commença avec peigne et ciseaux à lui désépaissir la pilosité. Elle prépara ensuite le savon, le plaça au centre du blaireau puis savonna la barbe du militaire dans un mouvement circulaire. Trois minutes après, sa main gauche étira la peau sans mousse juste derrière le coupe-chou incliné à trente degrés. Elle se remémora la phrase rituelle : « *Faut que ça glisse !* »

Avec des gestes longs et réguliers, la femme barbue mit à nu l'épiderme de l'homme qui se sentit subitement à poil. Alors son visage apparut, paysage torturé. Sur sa couenne Lucienne déchiffrait sa course folle vers la tranchée ennemie où les barbelés l'avaient coupé, marqué, mordu. Une balle avait déchiré sa joue et un éclat d'obus entamé profondément le cuir chevelu. Elle lui sourit bravement. A la pointe des ciseaux, à rebrousse-poil, par touches légères elle lui tailla une belle moustache.

Tête de poilu, bronze de Gaston Broquet (1880-1947)
© Musée des Beaux-Arts de Dijon / cliché François Jay



Notre jeune homme rêvait d'un ornement romantique pour courtiser les filles. Il eut droit à une bacchante martiale, pur style poilu, naturelle et épaisse, sans entretien particulier.

Dans cette clarté blanche coiffée de lin et égayée d'une croix rouge, Charles voyait une figure angélique, maternelle, compatissante, patiente, dévouée, dure au mal, douce aux malades. Elle disparut pendant quelques jours. Il se languissait. Il aimait sa généreuse et virile amitié, sa

tendresse cajoleuse quand elle l'appelait « *mon petit biset* ». En ce dernier dimanche d'octobre elle resurgit, le rasa

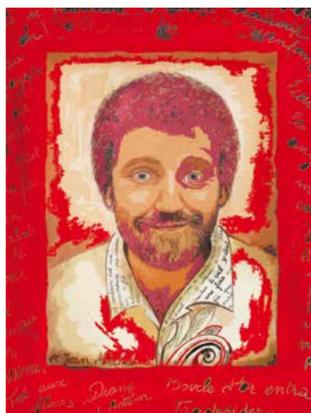
Sous le coupe-chou, son visage apparut tel un paysage torturé.

complètement et rapidement en silence. Il n'était pas utile qu'elle lui demande d'ouvrir grand le bec pour couper les poils situés sur la commissure des lèvres. Sa bouche était

toujours un terrible cri resté bloqué. Il n'eut droit ce matin ni à la serviette chaude posée et tapotée sensuellement sur sa peau ni à la caresse de la précieuse pierre d'alun au pouvoir calmant. Son visage devenu glabre avait croisé un sabre. Elle le coiffa de son casque. Il frottait encore

douloureusement contre sa blessure. La gironde « dame de secours » était patriote et disciplinée. Ce soir elle l'inscrira sur la liste de ceux qui doivent retourner au front. ■

La chape rouge



APRÈS S'ÊTRE LIVRÉ À CET EXERCICE DE STYLE DANS LA CULTISSIME REVUE DADA PUIS POUR LES ÉDITIONS D'ART DU SEUIL, JEAN-MICHEL VAUCHOT, CONTEUR, TREMPÉ SA PLUME SERGENT-MAJOR DANS L'ENCRIER DU MUSÉE DE LA VIE BOURGUIGNONNE À DIJON. IL MARIE SON IMAGINAIRE AUX DESSINS DE L'ÉLÈVE SIMONE GIRAUD, 13 ANS EN 1915, POUR RACONTER UNE NOUVELLE MATIÈRE SCOLAIRE : LA GUERRE OÙ « L'HOMME EST UN LOUP POUR L'HOMME ».

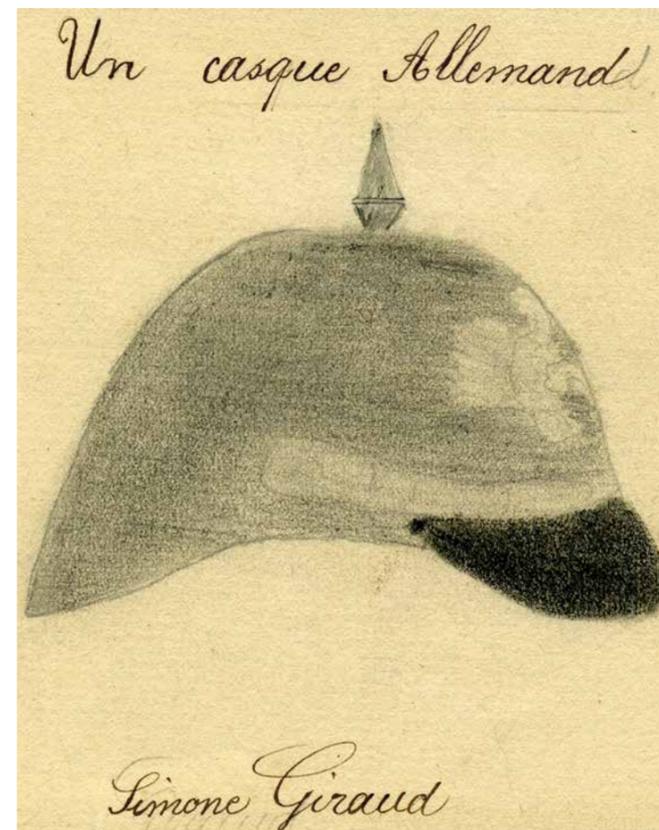
Vu et raconté par Jean-Michel Vauchot, conteur-auteur

Dessins de Simone Giraud
de la période 1914-1918 représentant : un obus de 75 et un casque dit Adrian (ci-dessous) ; une canne de poilu, un casque de soldat allemand, la médaille des veuves et des orphelins de la ville de Dijon (page de droite). Coll. Musée de la Vie bourguignonne Perrin de Puycousin, Dijon.

Le maître était parti à la guerre. Une maîtresse l'avait remplacé. « Croisez les bras ! » commanda l'institutrice. La position de l'écoute s'imposa immédiatement à toutes les petites filles fréquentant le cours primaire supérieur.

L'enseignante écrivit au tableau noir, à la craie blanche, avec la plus académique calligraphie : « Le soldat français ne se plaint jamais. Sous la mitraille le poilu trouve toujours le mot drôle. » Simone pensa aussitôt à son père si fort et si joyeux lorsqu'il l'emmenait cavalier à travers « les raccourcis qui rallongent » dans la forêt du petit chaperon rouge. Voilà un mois, son papa s'en était allé sans elle courir en godillots loin de la route, empruntant le chemin le plus long, dans le bois troué par les shrapnels allemands.

En riposte, Simone crayonna sur sa page un obus de 75. La jeune artiste croqua, la minute suivante, le casque français Adrian pour protéger la tête de son héros. La cloche tinta à dix heures. Après la récréation, l'élève retrouva le calcul : celle-ci devait comparer la mortalité par maladie et par projectile et en évaluer les pourcentages. Ce problème la minait. Avec un crayon grignoté, la loupiote se mit à griffonner discrètement.



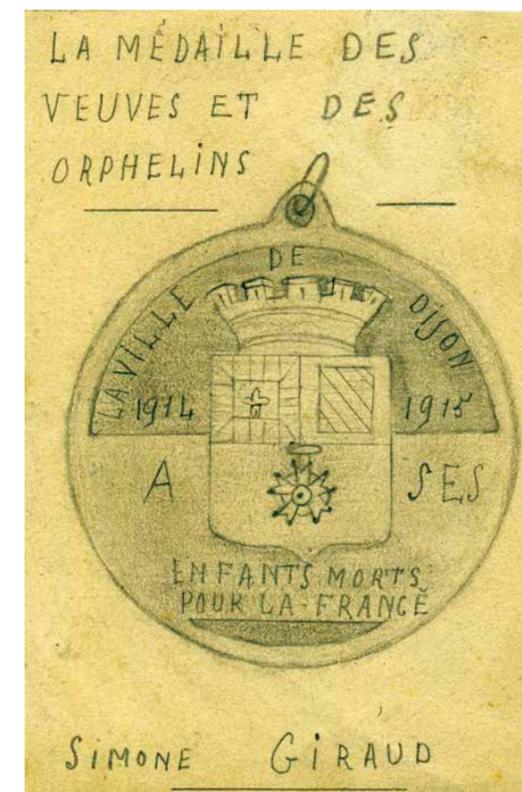
« Le soldat fait son devoir, tu dois faire le tien ! » l'apostropha l'institut. En ces temps héroïques, les enfants ne se rebellaient pas. « Montre-moi ce que tu caches ! » Obéissante comme un militaire, la gosse lui tendit son dessin : « C'est une canne pour aider mon papa à marcher dans la boue ! »

Onze heures sonnaient. L'exactitude étant la première qualité du biffin, la maîtresse démarra la couture. Elle s'essuya discrètement les yeux. Un cache-nez tricoté destiné à un poilu fit l'affaire. La journée s'étira au rythme de cette nouvelle matière qui envahissait tous les cours : la guerre.

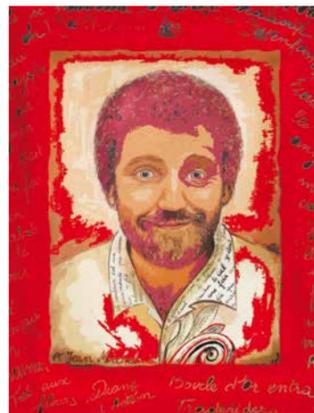
« Dès ce soir, ce sera mon histoire. »

Après l'étude, Simone rentra à la maison avec sa sœur Madeleine. Les mouffettes saluèrent militairement sur le chemin leurs petits voisins, « graines de poilus de l'arrière ». Ils paradaient et arboraient la panoplie du soldat miniature. Simone se sentit un peu coupable d'être une fille qui n'irait jamais se battre. La blondinette restait malgré tout une enfant. Elle demanda à sa mère le conte de Perrault que son papa lui lisait avant la guerre. La même aimait déjà toute petite entendre sans cesse le récit pour le rendre inoffensif. « Dès ce soir, ce sera mon histoire », trancha la maman vêtue de noir depuis la visite du maire. « Il était une fois une fillette. Elle ne savait pas qu'il était dangereux d'écouter une bête sauvage. Tout à coup la petiotte vit le loup boche. Il avait un grand sabre, de grandes bottes, un casque à pointe en cuir bouilli... » Simone se boucha les oreilles avant que l'animal ne devore « grand-mère la Paix ».

Cette nuit-là, elle rêva. Un soldat abandonné gisait entre deux lignes après un assaut échoué. Il portait sur sa capote bleue une chape en peau de mouton rougie avec son sang. L'homme gémissait à travers ses lèvres éclatées et ses dents cassées deux prénoms d'enfants. Le lendemain pendant que la classe bataillera contre un horrible problème semé d'obstacles, l'institutrice autorisera Simone à dessiner la médaille offerte aux veuves et aux orphelins de la Ville de Dijon. ■



La tranchée du Pinard



APRÈS S'ÊTRE LIVRÉ À CET EXERCICE DE STYLE DANS LA CULTISSIME REVUE *DADA*, PUIS POUR LES ÉDITIONS D'ART DU SEUIL, JEAN-MICHEL VAUCHOT REVISITE AVEC SA PAROLE CONTEUSE LA GUERRE 14-18 À PARTIR D'UN DESSIN DU LIEUTENANT-COLONEL DIJONNAIS GUILLAUME CULLARD. LE CÉLÈBRE BAREUZAI SCULPTÉ PAR NOËL-JULES GIRARD, PLACE FRANÇOIS-RUDE À DIJON, EST AU DÉPART ET À L'ARRIVÉE DE CE RÉCIT TERRIBLEMENT ET PASSIONNÉMENT HUMAIN. UNE HISTOIRE OÙ LE SOLDAT S'APPELLE POILU ET LE VIN PINARD...

Vu et raconté par Jean-Michel Vauchot, conteur-auteur



© JEAN-MICHEL VAUCHOT

En ce mois d'août 1914, place François-Rude, presque tous les hommes portent la tenue militaire bigarrée. Capotes « gris de fer bleuté », vestons kaki, culottes rouge garance et guêtres en cuir défilent en rangs serrés. Les réservistes bourguignons font un dernier tour de ville. Demain, ils prendront le train et rejoindront leurs régiments à l'Est. Louis, dit Loulou, apprécie, sculpté dans le bronze, le « coup de pied » du Bareuzai, qui foule le raisin au-dessus du petit bassin. Le vigneron a les jambes rougies par le vin, comme s'il portait des « bas rosés ».

Du jaja pour les pioupious

Sur le front en Lorraine, Louis a reçu une carte de ses cousines. Le temps est beau, c'est excellent pour le raisin. Les épouses vendangeront cette année. Elles retourneront le panneau accroché à la porte de la cuverie. On peut encore y lire « *Interdit aux femmes et aux chiens* ».

Au fond de sa cagna, le Bourguignon a découvert le « *vin de la tranchée* ». On le lampe cul sec, il ruisselle sous le cou et console de tout. Fourgon pinardier, tonneau, broc, bidon, quart encore gras de soupe... le jaja coule partout. Ici, pas de Bourgogne généreux, parfumé avec une belle longueur en bouche, mais un vin de guerre roide, bourru, trouble et pourtant joyeux à boire. Les bonshommes enterrés bêlent tels des moutons en route vers l'abattoir, mais le loup vineux est en eux. « *Marche !* » Le lieutenant ordonne. Un même bond jette les moustachus sur l'adversaire aux cris de « *En avant, à la baïonnette !* » Ici, l'héroïsme est impossible. Ils courent pourtant,

enivrés, désinhibés, se faire hacher par les mitrailleuses allemandes. A la chorégraphie de l'assaut succède la soulographie dans la tranchée, aux cris de « *Au vin ! Au vin !* » Le père Pinard, papa nourricier, ravigote avant l'attaque et tue le cafard pendant l'attente.

Parmi tous ces « *becs rosés* », gosiers en pente et langues tremblantes, Loulou a envie d'eau, celle qui désaltère, lave, apaise. Au front, la flotte n'est qu'orage, déluge, mare, boue. Hier, les sentinelles se sont rasées à la vinasse.

Louis, un peu conteur, un tantinet rêveur, décide d'en appeler au Bareuzai. Avec sa malice populaire, n'accomplissait-il pas ce miracle quotidien, en pigeant ses grappes, de transformer le vin en eau ? En digne vigneron, le fouleur de raisin fit la sourde oreille :

« *Come i sèu de lai raice dé bon Barôzai, je n'ai jaimoi velu palai autre langaige que stu de feù mon peire !* »

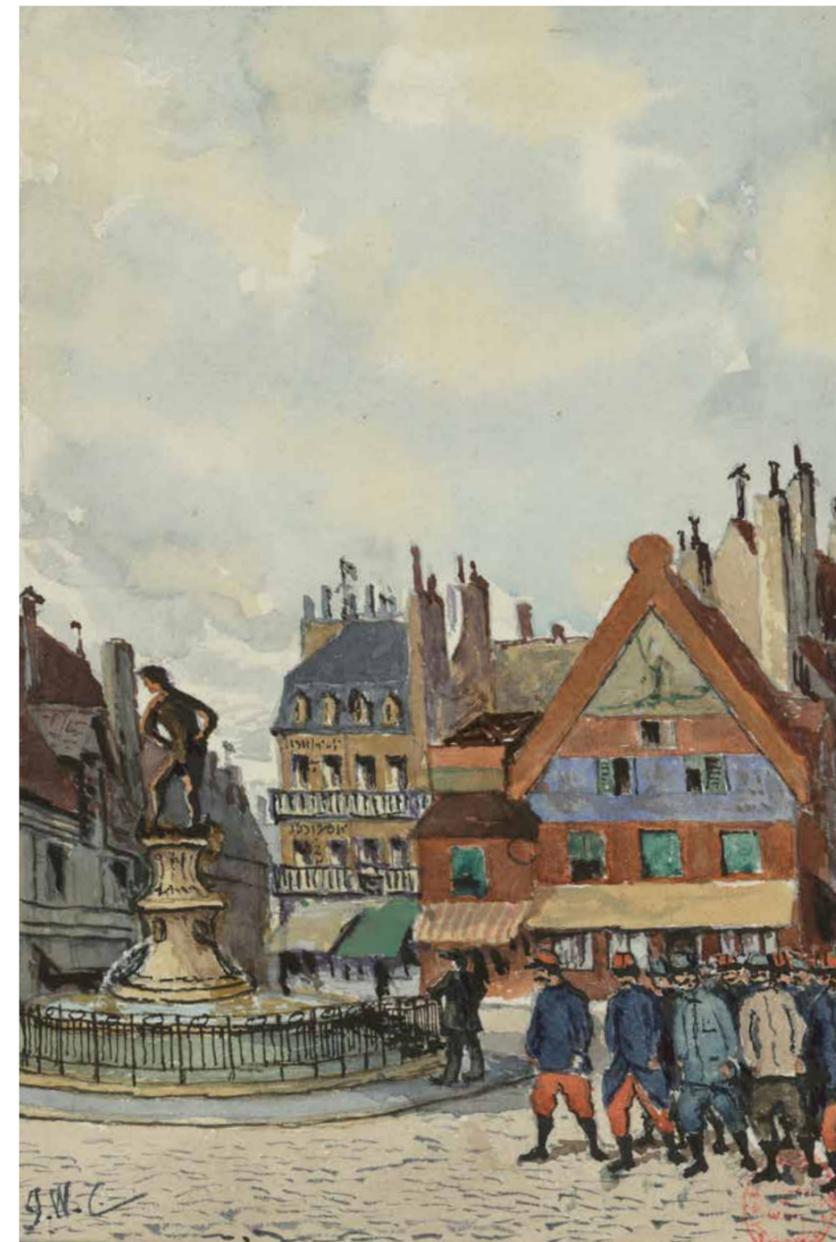
– *Pauvre de moi, gémit le militaire, je ne suis pas dans un conte où tout se dénoue à la fontaine avec l'apparition de la fée.* »

Cette nuit, il devra partir entre les lignes, remuer les gourdes des soldats morts au combat pour rapporter la piquette trouble, rouge brique, au goût de pruneaux et de déconfiture. Soudain, une bouteille d'eau plantée à l'envers sur une tombe apparut au combattant. Autrefois, elle portait une étiquette ; aujourd'hui, un papier glissé dedans témoigne : « *Louis le Bourguignon, buveur de flotte, 1914* ».

Le brave ressuscita en respirant une odeur tenace de pots d'échappement. Un camarade exagérément barbu hurlait : « *Debout les morts ! Au vin, Louis ! Au vin !* » Devant lui, sur la table en bois, tout est d'origine : faitouts, gamelles, broc en étain cabossé, quart en fer blanc, seau à eau en toile. Deux rats le regardent fixement, ils sont en plastique !

Infatigable Bareuzai

En ce dimanche ensoleillé d'août, les touristes garent leurs voitures de 2015 devant le campement où quelques hommes en uniforme reconstituent au plus près l'histoire de la Grande Guerre. Louis, reconstituteur, prend son rôle très



au sérieux, même pendant la sieste où il entre dans les cauchemars de Louis le Poilu. Son souci d'exactitude ne le pousse cependant pas à ingurgiter le gros rouge qui tache la table.

Place François-Rude, le Bareuzai persévérant foule ce vin nouveau si passionnément humain et fraternel. Son coup de pied marque le kilomètre zéro des climats sacrés et universels de la côte viticole bourguignonne. ■

Dijon, place François-Rude, dessin figurant dans le manuscrit Cullard, journal d'un Dijonnais pendant la Première Guerre mondiale, conservé à la bibliothèque municipale de Dijon (Ms. 1977, fol. 222 bis).

LA PAROLE CONTEUSE DE 2015

RACONTE LA GRANDE GUERRE 14-18

Présentation :

Jean Michel VAUCHOT, conteur-auteur est un passeur entre les arts du langage et les arts du visuel. Il est directeur-adjoint du C.F.A de la Noue.

Publications :

- Revue internationale d'art « DADA » : éditions MANGO (Paris).
- Revue d'art « 9 de cœur » Le Seuil Jeunesse.
- Revue internationale des professeurs de Français : « Le français dans le monde » : éditions clé international.
- Cahier culturel : Bourgogne Magazine : « Regard de conteur ».

Jean Michel VAUCHOT nous propose 4 supports pédagogiques.

Il s'agit de récits en miroir avec des œuvres d'art sur le thème de la guerre 14-18.

Démarche d'écriture :

À côté romancier, du sociologue, de l'historien, du journaliste, le conteur fait aussi entendre sa petite musique pour célébrer le centenaire de la grande guerre. Il ouvre l'espace du symbolique, du rêve, de la poésie de l'émotion. Gaston Bachelard, philosophe de l'imagination disait : « il faut que l'imagination prenne trop pour que la pensée ait assez ». Le conteur marche sur la passerelle entre l'imaginaire et la réalité pour témoigner de ce à quoi l'homme rêve, de ce qui le traverse et le dépasse. Il n'y a pas qu'une seule façon de faire vivre le devoir de mémoire : dans « le vigneron Champenois » Guillaume Apollinaire confirme la singularité de son statut de « poète témoin » rejetant le projet de devenir un jour l'un de ses innombrables écrivains prisonniers du réel à la manière d'Henri Barbusse.

Il s'agit de « factions ». Ce « mot-valise » est la contraction de factuel et de fiction.

Ce travail original d'écriture se construit en 3 étapes :

- 1) Une recherche documentaire approfondie concernant les faits et épisodes historiques de la grande guerre en lien avec le thème principal du récit à écrire.
- 2) Le choix d'une œuvre d'art ou du support visuel en rapport avec le sujet de ma petite histoire et de la grande Histoire. Les visuels sont issus des documentations des musées de Dijon. L'œuvre d'art porte en elle son propre mystère. Elle nous apprend à accueillir la nouveauté, la différence, le caractère unique de la création pour aller au-delà de nos préjugés esthétiques, culturels, littéraires, moraux...
- 3) Une écriture fictionnelle à la façon d'un peintre impressionniste où les mots font images, reflètent des instants de vie et créent des émotions. Une écriture en miroir avec l'œuvre d'art où le conteur marie son imaginaire à celui de l'artiste. L'exercice de style devient alors histoire et les personnes se muent en personnages.

La parole conteuse (raconter des histoires de tous les jours avec les mots du dimanche) associée au plaisir esthétique de l'œuvre d'art participe à l'enseignement pluridisciplinaire de l'histoire des arts.

Au carrefour d'une vérité factuelle et d'une écriture fictionnelle, au milieu de l'attendu et de l'inattendu, le conteur propose « une expérience narrative entre démarche de vérification et imaginaire. »

Dans le même esprit Jean Michel VAUCHOT a développé d'autres récits qui ouvrent au questionnement sur l'égalité « Femme-Homme ». Vous pouvez retrouver ces supports pédagogiques sur son site : www.vauchot-conteur.fr .

Présentation des 4 histoires :

1. « La chape rouge »

Le conteur marie son imaginaire aux dessins d'une écolière qui a 13 ans en 1915. Il raconte une nouvelle matière scolaire : « la guerre » avec les yeux de l'enfance. Dessins conservés au musée de la vie Bourguignonne.

2. « La barbière et le poilu »

Texte illustré par un bronze « Tête de poilu » de Gaston Broquet. Musée des Beaux-arts de Dijon.
La guerre de 14-18 vue depuis un hôpital de campagne où le rasoir de la barbière nous fait découvrir à rebrousse-poil l'horreur de la guerre.

3. « Le soldat de plomb »

Une histoire en miroir avec l'œuvre du sculpteur Richier-Ligier : « Squelette debout » (Musée des Beaux-arts de Dijon).

En ce mois d'août, à l'époque des guêpes, ce sont les balles qui bourdonnent au dessus du poilu enterré.

L'homme réalise alors que guerre veut dire mort.

4. A paraître en décembre 2015.

« La tranchée du Pinard »

Récit illustré par un dessin du lieutenant-colonel Cullard (la place François Rude) et le célèbre Bareuzai sculpté par Noël-Jules Girard.

Illustrations : fond documentaire bibliothèque municipale de Dijon.

Une histoire terriblement et passionnément humaine où le soldat s'appelle Poilu et le vin Pinard.

Les bonshommes bêlent comme des moutons mais le loup vineux est en eux.